N° 9. — 1re Année Prix du Numéro : 50 cent. Septembre 1906

LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

BEAUTÉS DES MONDES SUPÉRIEURS

La terre est un lieu d'expiation, de luttes, de travail et d'efforts continuels pour arriver au bonheur. La vie est donc un combat permanent où la vaillance seule résiste aux épreuves in[illegible]ntes qui affligent l'humanité terrestre. Aussi, tous les êtres t[illegible]dent-ils à monter vers des mondes plus élevés, qui forment les étapes du chemin de l'Infini. Toutes les joies étant inconstantes, le bonheur réel est un fruit défendu, dans ce bas monde, aux simples mortels. C'est donc en vain que les hommes, avides de plaisirs et de richesses, s'efforcent d'arriver à ce but tant désiré, qui ne peut devenir une réalité que dans les mondes supérieurs, sur lesquels tous les charmes de la nature, toutes les délices que l'imagination peut prévoir et que l'âme peut goûter, s'épanouissent sous les regards étonnés des esprits dignes de les posséder. C'est un rayon de l'Infini, échappé des sphères supérieures.

L'imagination de l'humanité terrestre, si fertile qu'elle soit, ne peut donner qu'un bien faible aperçu des beautés des mondes supérieurs, dont les splendeurs sont infinies.

Une feuille de chaque fleur, une goutte de rosée, perle du jour naissant ; un souffle éveillant l'insecte qui repose sur la fleur ; un soupir de la brise légère que l'écho apporte ; un chant d'oiseau, un murmure léger dans le feuillage ; les ébats joyeux et cachés des sylphes heureux ; les choses reposées, tel un beau jour de printemps où le ciel se montre sous ses plus belles couleurs et le le soleil dans toute la splendeur de son rayonnement ; les myriades de fleurs qui émaillent si délicieusement les plus beaux

parterres ; l'onde cristalline du ruisseau baignant la verte prairie, les rayons dorés du soleil tamisés par la verdure et les fleurs ; les plus beaux panoramas de la nature vivante et tout ce que l'imagination des poètes peut inventer de plus beau, de plus touchant, ne peut former qu'un bien faible reflet des beautés incomparables des mondes supérieurs, ces délicieuses étapes sur le chemin de l'Infini, que nous devons parcourir.

Ces mondes enchantés sont tellement imprégnés de charmes poétiques, de beautés incompréhensibles, qu'ils ne peuvent être comparés. Le corps dégagé de la matière, n'éprouve aucun besoin ; l'esprit, affranchi des passions terrestres, savoure l'amour de Dieu et de tous les hommes ; l'harmonie la plus parfaite règne entre tous les êtres de ces hautes régions.

Dans ces sphères éthérées, dans ces lieux délicieux où règnent constamment les plus suaves délices, les poètes et les penseurs, ces géants de l'humanité, révèlent l'Infini dans leurs aspirations vers l'Eternel. Leur génie n'a pas d'âge, ni de lieux déterminés. Les vibrations qu'exhalent leurs muses enchanteresses sont un écho lointain des harmonies des régions voisines de l'Infini.

Les plus sublimes réalisations des plus belles pensées ne sont rien, comparées aux beautés de ces mondes translucides. Toutes les voix humaines qui chantent, prient et adorent la grande Harmonie, forment un bien faible écho des mondes supérieurs. Ces harmonies éthérées font oublier la terre aux êtres qui sont arrivés à ce degré de bonheur.

Les beautés universelles que l'homme entrevoit de plus en plus clairement, à mesure de son avancement dans la hiérarchie des mondes, constituent ces riantes perspectives, ces visions célestes qui sont destinées à réveiller les hommes courbés sous le poids des vicissitudes terrestres et surtout de l'asservissement des hommes exploités par les hommes.

L'humanité terrestre se débat dans la voie du progrès ; mais les idées réactionnaires entravent l'ère nouvelle qui point à l'horizon du monde moderne. Ces deux éléments incompatibles e peuvent

se rencontrer sur la route qui conduit à la fraternité et à la solidarité humaines.

Le progrès invincible et perpétuel submergera tous les obstacles qui obstruent son chemin. Les commotions sociales, qui grandissent de toutes parts, marquent l'avènement d'un progrès certain ; car les idées d'association, qui se réveillent dans les masses populaires, marquent la première étape d'une nouvelle période sociale, ayant pour base la fraternité universelle.

Au milieu de ces préoccupations terrestres, dans ce monde infime, qui n'est qu'un bien faible et imperceptible point du monde universel, il importe que l'homme, éclairé d'un rayon de la céleste lumière, ne s'attarde pas dans cet exil de souffrances, et que la terre, ce bagne de l'humanité terrestre, ne soit pour lui qu'une étape, qu'une simple station.

Que la sublimité du but que nous devons poursuivre sans relâche, dont le couronnement constitue notre rapprochement des mondes supérieurs, élève notre courage à la hauteur des splendeurs infinies des régions où nous trouverons le repos et le réel bonheur.

En face de ces belles perspectives, qui nous montrent le monde universel tel qu'il est, redoublons de vaillance pour atteindre les mondes supérieurs, qui doivent seuls faire l'objet de nos plus ardents désirs.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Communication obtenue par L. M. L. (Mouzaïaville), médium écrivain

Dieu dans son infinie bonté absout tous les pêcheurs quand il y a repentir sincère et qu'ils se vouent au bien.

J'entends par le mot bien : la charité, l'humanité, un grand amour pour tous ses frères, enfin, toutes les qualités du cœur qui font les âmes d'élite.

L'homme qui arrive à ce résulat est un enfant gâté des Esprits supérieurs qui sont les missionnaires de Dieu.

Que tous les hommes appelés à ressentir les bons effets que procurent ces qualités se groupent et s'unissent pour faire un contre poids à tous ceux qui sous le titre d'esprits forts se flattent d'athéisme et en font parade bruyante.

Il faudra voir ces hommes le jour de leur mort. Ils se débattront, se cramponneront tandis que les autres auront le sourire sur les lèvres.

Surtout, il ne faut pas oublier la prière.

La prière est le moteur de votre existence spirituelle comme la nourriture est le moteur de notre existence matérielle.

Plus elle est exaltée, plus l'âme s'élève.

Oui ! Vous pouvez proclamer bien haut qu'ils sont insensés les hommes qui ne croient pas à l'existence de l'Au-delà.

Le jour où ils s'en rendront compte sera pour eux un jour fatal, parce qu'ils ne seront pas préparés. Pour les autres ce sera un jour de bonheur. Entourés de tous leurs amis, ils iront prendre leur place suivant leur degré de pureté et jouir d'un bonheur relatifs, en attendant leur épuration complète pour goûter le bonheur parfait.

L'Ami des bons et des justes.

UNE PRÉVISION

Le journal la *Médecine Française*, dans un de ses derniers numéros, consacre une partie de sa *Chronique* de tête à un sujet lucide que le Dr Tillot a consulté relativement à la catastrophe de Courrières.

Voici la partie de cet article qui nous intéresse :

Une des choses qui resteront les plus stupéfiantes dans la vie scientifique élargie, c'est la prescience de certains êtres.

Nous avons parmi les relations que nos recherches nous ont procurées, une nature extrêmement douée, c'est une somnambule connue sous le nom de Mme Berthe.

Quand M. Francis Laur eut affirmé qu'il croyait que la mine contenait encore des mineurs vivants, nous consultâmes cette personne.

Malheureusement, nous n'eûmes le plaisir de la joindre que le jour même

de la sortie des pauvres gens que Prevost et Neny guidaient. Malgré cela, nous lui posâmes des questions, après l'avoir endormie. Elle ne connaissait, éveillée, nullement la mine ; nous-mêmes à ce moment nous en ignorions le plan.

Sa consultation fut étrange, épouvantable. Elle souffrait des affres des survivants qu'elle entrevoyait grelottant de froid.

Elle nous dépeignit un vieillard de 60 ans qui montrait un courage admirable.

Elle nous affirma que le lundi il y aurait encore sept vivants, que le mardi il serait déjà bien tard, mais qu'il en sortirait un bien portant.

Elle nous fit parcourir les longs boyaux de la mine, nous montra l'un des plus hardis se noyant presque dans une sorte de trou rempli d'eau boueuse ; et devant le spectacle effroyable, après nous avoir laissé entrevoir le fond de cet enfer où le froid tenaillait les survivants, s'être arrêtée aux chevaux vivant encore, elle eut une telle crise qu'il nous fallut l'éveiller pour éviter un accident.

Quoique insuffisamment renseignés, nous téléphonâmes à M. Francis Laur, lui demandant de télégraphier à ses amis pour qu'ils fassent explorer un couloir que les survivants avaient laissé sur leur droite, quelques centaines de mètres avant d'arriver à l'accrochage.

C'était le samedi. Le dimanche, chez l'ami Grün, nous causions à l'aimable Dr Jacques Bertillon de cette consultation ; et le mardi ou le mercredi suivant, Berthon était ramené vivant.

Maintenant, nous croyons que la mort a fait son œuvre, mais si nous acceptons de vagues indications, beaucoup qu'on crut morts le premier jour n'étaient qu'anesthésiés par les gaz délétères ou jetés dans un état comateux.

C'est là une terrible leçon pour l'avenir !

Communication obtenue par Mademoiselle A. T., médium écrivain

Rêve, enfant de la terre ; rêve en des jours meilleurs, rêve en des jours radieux, rêve en des jours heureux !

Rêve que l'oiseau est l'emblème de ta vie heureuse, rêve que la fleur est ta sœur !

Rêve que la rose est reine, le papillon l'éclat et la femme l'Amour !

Rêve, enfant de la terre ; écarte la ronce, aspire le doux par-

fum ; écarte de ton chemin les obstacles de la vie et cours toujours joyeuse vers les papillons bleus.

Rêve que, comme la gazelle, tu gambades follement vers des sentiers fleuris ; rêve que, comme la rose, tu t'épanouis superbe ; rêve que, comme l'Amour, tu voles vers des cités divines !

Rêve, enfant de la terre ; tu es l'humble violette cachée dans l'herbe épaisse, tu es le petit grillon sautant de plantes en plantes ; tu es la folle demoiselle butinant mille fleurs !

Tu es le doux ruisseau égrénant ta chanson, tu es le doux murmure de la tendre fauvette ; tu es le doux réveil de la nature entière !

Rêve, enfant de la terre ! pour toi s'ouvriront de longs jours ; pour toi la vie parsèmera de roses tous les chemins trop longs ; pour toi tout sourira, pour toi tout chantera !

Rêve, rêve toujours, laisse aller ton âme là-haut, là-haut, bien haut, sur des nuages bleus ; laisse aller ton esprit sur mille choses trop belles ; oublie la douleur, marche le cœur joyeux.

Un ami de l'Espace.

COMMUNICATION OBTENUE PAR M. F... MÉDIUM ÉCRIVAIN

Sur les récentes catastrophes

Je vous entretiendrai aujourd'hui d'une question qui touche à l'actualité : celle des catastrophes qui se sont produites ces temps derniers et des morts collectives qu'elles ont entraînées. Bien que ce sujet ait déjà été effleuré dans un précédent entretien, je tiens à ce que vous soyez fixés sur les causes, en apparence incompréhensibles, qui engendrent ces cataclysmes.

En ce qui concerne la catastrophe de Courrières, la cause en est, principalement dans l'incurie des chefs, responsables de la sécurité des galeries, où régnait depuis longtemps un germe d'incendie par suite des gaz délétères accumulés sur certains

points. Le défaut de surveillance a engendré l'explosion qui a allumé l'incendie dans les galeries et causé la mort, par asphyxie, plutôt que par le feu proprement dit, de tant de pauvres ouvriers. Les morts restés dans la mine sont loin d'être retrouvés, et plusieurs mois s'écouleront encore avant qu'on ait pu porter les investigations sur tous les points où gisent les cadavres.

Dans quelque temps les dégâts matériels seront réparés ; mais qui pansera jamais les blessures faites aux familles éprouvées par la perte d'un ou de plusieurs membres ? Qui assurera la subsistance à la nichée des enfants orphelins et privés pour longtemps de l'appui que devaient leur donner ceux qui ne sont plus ? Hélas ! c'est pour beaucoup la misère en perspective, misère qui sera atténuée par les largesses et la générosité de ceux qu'un sentiment altruiste spontané a porté à subvenir, par leurs dons et leurs offrandes, à assurer le pain des victimes. Mais quelle consolation vaudra jamais, pour les familles, les mères et les orphelins, la présence au foyer familial de celui qui en était le chef ?

En présence de cette calamité soudaine, les habitants de la planète ont ressenti une douloureuse émotion ; un sentiment de tristesse a gagné les peuples civilisés et l'on s'est demandé aussitôt : pourquoi ces victimes ? pourquoi tant de morts ? pourquoi tant de deuils et de misères au foyer des pauvres gens que sont les mineurs ?

Le mystère plane sur ces évènements qui déconcertent l'imagination de l'homme et d'aucuns se disent : « Dieu n'est pas juste, ou, Dieu n'existe pas. Il est impossible qu'un Dieu bon et humain se plaise à anéantir, en si peu de temps, des êtres qui n'ont commis d'autre crime que celui de se courber, depuis qu'ils ont la force de tenir un outil, sous le poids du travail, et quel travail ! un des plus pénibles qui soit ».

En effet, à n'envisager la question qu'au point de vue des douleurs qu'elle a causées, on ne saurait méconnaître qu'il y a là un manque de justice, de bienveillance, de commisération de la part du créateur vis-à-vis de la créature. Mais ceux qui ne voient, dans une catastrophe de ce genre, qu'une dérogation aux lois de l'harmonie et de la bonté que l'Etre suprême doit à ce qui est son œuvre, ne se doutent nullement des vues et des desseins qui

entrent dans la pensée de celui qui a créé les mondes. De même qu'il tient dans ses mains le sort de ces mondes et qu'il règle leur progrès et leur avenir sur la marche imprimée à ceux qui les habitent, de même il est seul juge de laisser se produire à des époques variables et sur des points différents les évènements qui, bien que paraissant dûs à des causes inconnues et purement fortuites, n'en sont pas moins destinés à frapper l'esprit de ceux qui en sont les témoins.

Le temps où vous vivez est plein d'inconnu, et les questions soulevées à l'heure présente sont de celles qu'on ne peut envisager sans qu'un sentiment d'épouvante se manifeste, quant à l'issue que ces problèmes pourront avoir. La classe possédante est arrivée au terme de son règne, sans se douter que les privilèges dont elle a joui jusqu'à présent ne devaient avoir qu'un temps, et que n'ayant pas su faire usage du dépôt qui lui avait été confié dans un but bien différent de celui qu'elle a pratiqué, elle sera dépossédée à son tour, afin que la fortune dont elle était la dépositaire reçoive une destination autre que celle qu'elle lui a donnée.

C'est dans ce but que des évènements, comme ceux dont je vous entretiens, se produisent parfois. Dites-vous bien, comme l'a dit votre maître en spiritisme, que « tout effet a une cause, et que l'effet de la cause se mesure à son étendue ».

Les révoltes qui ont suivi cette catastrophe ne vous disent déjà que trop les conséquences qu'auront dans la suite les malheurs qui en sont résultés. Le peuple, dans son instinct encore peu développé, se demande pourquoi ces misères atteignent presque toujours les pauvres prolétaires dont la vie s'écoule en des travaux pénibles, travaux qui doivent cependant profiter à quelqu'un, et ce quelqu'un possède souvent plus qu'il ne lui faut pour vivre à l'aise dans la société actuelle. C'est ainsi que s'accumulent les richesses sorties du travail du prolétaire, richesses en grande partie improductives, ou qui ne servent qu'à faire vivre d'une vie luxueuse, voisine de la débauche et de l'orgie.

Le peuple se dit cela ; et quand il s'est bien persuadé que ce système est réellement injuste et inique, une lueur brille dans son cerveau, et cette lueur est l'éclair avant-coureur de la révolution qui doit changer en réalités les aspirations écloses dans son ima-

gination. La légalité est alors méconnue, et le flot montant des passions et des colères trop longtemps contenues se fait jour ; rien ne saurait l'arrêter. C'est ainsi que sont nés les révolutions et les bouleversements qu'elles amènent toujours avec elles. Mais d'âge en âge, et d'une période à une autre, ces révolutions sont moins sanglantes, et à chaque étape qu'elles font franchir à l'humanité, celle-ci se rapproche de plus en plus de la justice sociale, de l'équité. Chaque fois qu'un pas en avant est franchi, l'ère de la fraternité qui doit un jour unir les peuples de la terre se rapproche, et peu à peu tombent les privilèges de castes.

C'est triste à constater pour cette pauvre humanité, mais jusqu'à ce qu'elle ait acquis un degré d'élévation morale suffisant, le progrès pour elle ne pourra se faire qu'au prix de luttes sanglantes. Le temps viendra pourtant où les esprits, bien différents déjà de ceux qui peuplaient la terre il y a quelques siècles, sauront par des moyens moins violents, établir enfin, non par des mots ni des formules purement théoriques ou platoniques, mais par des faits prenant corps dans les lois et pénétrant les mœurs populaires, le véritable règne de l'égalité et de la fraternité.

Puissions-nous voir prochainement ces temps nouveaux. En attendant, que chacun s'emploie dans sa sphère et dans la mesure de ses moyens, à en préparer l'avènement.

Le progrès général des peuples et des nations est la résultante des progrès réalisés dans les mœurs et chez les individus. Une réforme n'est mûre qu'autant que les membres du corps social pris individuellement, sont aptes à en saisir la portée et à en accepter les conséquences. Travaillez donc à l'amélioration de vos frères de la terre, et montrez-leur le chemin auquel toute créature doit tendre en ce monde et dans l'autre.

Quand chacun se sera bien pénétré des causes qui engendrent le mal social et de moyens à mettre en œuvre pour forcer les dirigeants et les gouvernants à y apporter un remède, peut-être comprendra-t-on les mobiles qui peuvent amener les influences invisibles à empêcher les catastrophes qui ont rempli de terreur les nations civilisées.

La série des catastrophes s'est continuée par l'éruption d'un volcan qui, à maintes reprises, a causé des désastres sans nom, en

faisant engloutir jadis des cités florissantes à jamais disparues. Il y a dans ces évènements des causes physiques, à la fois géologiques et atmosphériques.

Le cratère d'un volcan est une gueule de vampire, toujours prête à vomir la mort Tantôt elle se ferme, tantôt elle s'ouvre, pour laisser échapper le torrent de lave amassé dans ses flancs, qui jaillit ensuite en pluie de feu et dévaste tout ce qui se trouve sur son passage.

La cause de l'éruption peut être brusquement amenée par des forces souterraines qui sont le résultat d'une action des éléments internes dont la planète est formée, et qui font jaillir soudain, par des crevasses et des fissures existant dans l'intérieur de cette masse de roches qui forme le volcan, un feu sorti du foyer central.

Les effets de l'éruption sont plus ou moins violents, suivant la masse des matières incandescentes mises en mouvement et la force avec laquelle elles sont projetées. La catastrophe qui a occasionné ces temps derniers les dégâts dont plusieurs localités ont souffert, aura été une des plus violentes qui se soient vue depuis 'ongtemps.

Le peuple d'Italie qui, dans les provinces méridionales principalement, est encore porté à la superstition, et se laisse facilement aller aux extrêmes, a pu croire un instant que la fin du monde était proche. La panique engendrée par les premiers débordements de lave était telle que dans bon nombre de localités, on a tout abandonné, alors qu'avec un peu de sang-froid et de réflexion, on eut pu sauver dans les habitations les choses essentielles qui y étaient renfermées. En ces circonstances, le manque de présence d'esprit est souvent la cause principale des désastres qui surviennent, et c'est à cela surtout qu'il faut attribuer les décès qui ont été relevés au cours de la marche de cette éruption.

Les mêmes causes produisent souvent les mêmes effets. De même qu'en France le peuple est encore trop asservi, au point de vue économique, par la classe possédante, l'Italie est dans une période où le sens de la dignité du travail échappe encore à la classe dirigeante. Le travailleur italien, obligé souvent de s'expatrier pour pouvoir subsister et gagner sa vie, alors que les richesses naturelles de son pays peuvent suffire largement à tous, n'a pas

toujours, comme l'ouvrier français, la satisfaction de vivre sur le sol qui l'a vu naître, et s'il ne s'exile pas complètement de sa patrie d'origine, il est obligé de vivre, pendant un temps assez long et par périodes intermittentes, chez les nations voisines.

Il n'est rien de plus triste que cet exode de pauvres gens qui s'en vont sur divers points du monde, à la recherche d'occupations pouvant assurer leur existence matérielle, alors que leur pays si beau, si bien partagé à tous les points de vue, leur refuse la subsistance. Quelle anomalie et quel non sens opposé à la loi naturelle, et cela faute d'une organisation sociale et économique qui contraste singulièrement avec les pays voisins !

La faute en est à la direction donnée au gouvernement, qui, malgré le changement apporté par les événements historiques qui ont amené l'unification de ce pays, se ressent encore, et pour longtemps sans doute, de l'influence exercée jadis par l'autorité pontificale. Le progrès politique y est lent, et l'instruction fait défaut sur trop de points encore. La superstition y règne en maîtresse, excepté dans les populations des villes ; et le lien qui devrait unir la bourgeoisie et le peuple fait défaut ; il y a d'un côté la classe qui possède et de l'autre celle qui est dépossédée ; à côté des grands propriétaires, l'ouvrier des champs qui, à de rares exceptions, ne possède qu'une partie infime du domaine rural.

Cette dualité entretient entre les deux classes un malaise profond, qui fait que les lois sociales ont été jusqu'ici impuissantes à y porter remède, attendu que jusqu'à présent elles ont été établies dans un esprit plutôt favorable à la classe des possesseurs du sol. Ce régime est assurément funeste à l'émancipation des classes populaires, et, en même temps, il est un obstacle sérieux au développement économique du pays.

En vue d'apporter un changement dans l'état mental des classes élevées, on est amené parfois à produire des phénomènes ayant des allures de catastrophes afin de frapper l'esprit de ceux qui, sous l'impression que font sur eux ces événements, se sentent portés à compatir aux malheurs de ceux qui sont plus particulièrement atteints. Un sentiment de solidarité les porte à prendre une part plus ou moins grande aux malheurs issus de ces catastrophes et fait jaillir la pitié chez ceux qui sans cela resteraient sourds à la détresse des déshérités de la vie.

Le monde est ainsi fait que, si de temps à autre le sentiment égoïste des satisfaits n'était secoué et bouleversé par l'aspect des calamités qui fondent sur l'humanité et peuvent atteindre aussi bien les riches que les pauvres, ils seraient trop portés à s'amollir, et ils laisseraient dormir en eux les sentiments que leur rang social devrait au contraire leur inspirer. Car la classe des possédants est telle qu'elle perd souvent la notion des destinées terrestres, croyant qu'elle existe de par la volonté divine, pour jouir le plus délicieusement du monde des trésors qui lui ont été octroyés. Alors parfois, soit par un moyen, soit par un autre, il apparaît nécessaire de secouer sa torpeur et son engourdissement par des événements, qui en frappant son imagination, la galvanisent en quelque sorte. Tout un monde d'idées se fait jour dans son esprit, et parmi celles qu'il fait éclore, il en reste toujours un certain nombre qui survivent à l'impression du moment et qui, dans la suite, après être restées quelque temps en germe, se traduisent par des actes politiques destinés à remédier peu à peu aux malaises résultant de ces calamités.

Ainsi peu à peu, au sein des nations comme chez les individus, se produisent les modifications destinées à changer dans le sens du progrès, l'ordre de choses existant. Chacun contribue ainsi, moralement tout au moins, et parfois à son insu, aux améliorations qui, par les changements apportés dans les lois, ramènent un équilibre entre les classes de la société, en attendant qu'une ère nouvelle de fraternité plus accentuée porte les esprits à accentuer la marche en avant de la véritable équité sociale, par le rapprochement des classes et une plus juste répartition des richesses entre les enfants d'une même nation ; car ce qui vient d'être dit pour celle qui nous occupe peut s'appliquer aussi bien aux autres nations civilisées.

Un Ami de l'Espace.

Cours abrégé de Spiritisme

(Suite)

Ecrit sous la dictée d'un Invisible

par Mlle J. F., médium écrivain, âgée de 16 ans

Constitution de l'Être humain

En tout individu, se trouvent divisées trois parties : l'une, qui tombe sous les sens et la première que nous percevons parce qu'elle est matérielle, c'est le corps, ou enveloppe charnelle qui renferme les organes destinés à entretenir la vie durant la période terrestre.

La deuxième partie, invisible et seulement perceptible à nos sens intuitifs, est le mécanisme qui met en mouvement le corps charnel et qui l'anime.

C'est ce que l'on appelle l'âme, ou esprit, ou être spirituel.

La troisième partie se compose de l'enveloppe de cette âme ou esprit ; elle est aussi invisible et est intimement liée au corps dans la vie terrestre. Cette enveloppe se nomme le périsprit. L'âme et le périsprit sont tous deux fluidiques, tandis que le corps n'est absolument que m tériel.

Mais l'esprit n'est que de la matière à son plus haut degré de purification ; on l'appelle ainsi matière quintessenciée.

A la mort, l'enveloppe charnelle et destructible se brise, se fend et laisse échapper l'esprit, qui, redevenu libre, reprend sa forme éthérée et fluidique à l'aide du périsprit.

Le corps n'est qu'une prison passagère dans laquelle est enfermé l'esprit pendant la période qui doit aider à son avancement dans le monde terrestre.

De ce que l'âme est invisible, quelques uns en concluent qu'elle n'existe pas. C'est une erreur très grande, absolue, qui les détourne de la bonne voie en les faisant aspirer, non plus à un idéal supérieur, mais au chaos sans fond qu'ils nomment le néant.

L'esprit prouve son existence dans ses manifestations journalières.

L'intelligence, la volonté, la conscience, le libre arbitre ne dépendent

pas de la matière, puisque ce sont des choses abstraites, et que la matière par elle-même est inerte.

Si donc, la matière ne peut agir seule, il faut un moteur pour l'animer : c'est l'esprit.

L'âme, durant sa vie terrestre, se trouvant entravée dans sa marche ascendante vers les mondes supérieurs, éprouve un sentiment de joie inexprimable à sa libération dans un monde astral ou fluidique qui est le sien propre.

La vie du corps n'est qu'une vie momentanée et périssable. A la cessation de cette vie, la matière redevient inerte, les molécules se décomposent et retournent à l'élément universel qui les avait formées.

L'esprit qui a sa vie normale dans l'espace se sépare de ce corps plus ou moins lentement, suivant qu'il y a été plus ou moins attaché.

Donc, en résumé, trois choses essentielles constituent l'être humain. C'est une machine admirablement formée à laquelle tous les organes récepteurs, enregistreurs sont classés par casiers différents. C'est le cerveau principalement qui possède ces casiers. La mémoire seule n'en a pas : ce que nous voyons ou retenons n'est pas inscrit dans le cerveau, c'est le périsprit qui est impressionné et sur lequel s'impriment nos souvenirs.

Le périsprit est un grand livre ouvert, sur lequel les Invisibles quelque fois peuvent lire. Mais bien des causes les en empêchent parfois, même lorsqu'ils le voudraient dans de bonnes intentions.

Il n'est pas permis à tout esprit de connaitre toutes les pensées intimes d'un vivant ; ce livre ouvert se trouve tout-à-coup fermé devant les yeux invisibles qui voudraient y lire seulement la moindre pensée.

Je vous parlerai de cela plus tard et particulièrement, le sujet d'aujourd'hui étant terminé.

De la destinée de l'Esprit

Nous avons vu dans le précédent chapitre que l'esprit ne cessait pas de vivre après la rupture de la vie organique. Nous allons aujourd'hui étudier cet esprit dans son existence entière, passée, présente et future.

L'âme a été créée libre, indépendante, et susceptible d'avancement toujours croissant. Aucun sentiment de connaissances ou d'instruction ne lui a été donné à sa première évolution dans les sphères planétaires.

Elle est partie du Foyer divin du Créateur de l'Univers, telle une étincelle s'échappant d'un brasier ardent, pour se plonger dans les premiers germes de la vie et accomplir graduellement son ascension vers le foyer d'où elle est partie.

Elle en est descendue ignorente et inconsciente, et doit y remonter en atteignant le plus haut degré de perfection possible, celle qui est l'égale du Créateur.

L'esprit, donc, accomplit une tâche dans l'existence présente qu'il passe sur une planète. Mais cette existence, que la mort brise quelquefois au moment où elle serait le plus nécessaire à ceux qu'elle soutient, sera-t-elle la dernière ? Cette âme qui, créée ignorante doit retourner au Créateur dans toute sa perfection, peut-elle accomplir ce labeur, cette tâche énorme en une seule existence ? Cette vie terrestre lui suffit-elle à acquérir toutes les connaissances qu'elle doit posséder ? A-t-elle atteint le plus haut degré d'élévation morale et intellectuelle ? Non ; toute âme qui quitte la terre pour retourner dans l'Astral, ne possède pas en elle toutes les qualités qui pourraient en faire une perfection.

Donc, si elle ne peut y arriver en une seule existence terrestre, il faut qu'elle recommence de nouveau, et toujours ainsi progressivement, des vies successives sur les planètes qu'occupent les esprits dont la tâche est encore à terminer.

Dans chaque nouvelle vie, l'esprit acquiert de nouvelles connaissances ; il s'élève d'un degré dans ses qualités morales, et par suite de ces existences bien remplies, il arrive peu à peu à l'égal des illustres qui l'ont précédé dans ce chemin de travail qu'il suit maintenant, et que d'autres gravissent après lui.

Nous voyons donc que l'esprit ne termine pas son ascension vers les mondes supérieurs à la sortie d'un monde inférieur ; et ces vies successives qu'il subit se nomment les réincarnations ou simplement incarnation nouvelle de l'esprit dans un corps charnel.

Mais l'esprit dans son existence actuelle possède déjà des connaissances. Il n'est pas tout à fait ignorant. Il est même parfois très élevé. Alors, puisqu'il n'est pas ignorant, il a déjà appris avant son incarnation terrestre présente des choses qui lui sont restées gravées dans le périsprit et qu'il retrouve dans sa nouvelle existence pour l'aider à progresser plus rapidement.

Si donc, *il les apporte avec lui, s'il les a apprises avant sa vie présente*

sur la terre, c'est qu'il y a déjà vécu antérieurement. C'est donc qu'il a commencé par être un esprit tout-à-fait inférieur, qu'il s'est élevé peu à peu en connaissances, et que d'existence en existence, il a acquis toutes les facultés qu'il possède actuellement.

Nous voyons ainsi que le présent engendrant un futur, ce même présent a été engendré par un passé qui se rattache intimement à sa destinée.

Nous venons donc des sphères inférieures à notre développement intellectuel et moral où nous avons puisé nos qualités actuelles : nous sommes sur cette planète pour continuer ce développement et ajouter à nos facultés présentes toujours une faculté nouvelle, et nous allons dans les sphères supérieures continuer encore et achever enfin notre tâche à tous et notre devoir à chacun : l'accomplissement et la réalisation des grands problèmes posés à l'humanité.

Nous avons vécu, nous vivons et nous vivrons. Chaque incarnation terrestre est suivie d'un repos dans les sphères astrales ou éthérées, où l'esprit acquiert de nouvelles forces, d'autres connaissances dont il garde le souvenir vague et l'intuition plus ou moins nette qui le guident parfois dans sa prochaine réincarnation, et qui se nomment les choses innées.

Je vous dirai dans le prochain chapitre comment l'esprit accomplit son évolution depuis sa création jusqu'à son arrivée à la perfection.

Evolution de l'Esprit

Il a été dit dans le dernier chapitre, que l'âme était partie, ignorante, du foyer du Créateur et devait retourner à lui toute perfectionnée.

Nous allons étudier maintenant comment elle accomplit son évolution graduelle et ascendante à travers les différentes sphères planétaires et les différents états que nécessite son degré plus ou moins haut d'élévation.

L'esprit commence d'abord sa première vie dans la matière, dans un élément en apparence inerte et inanimée : le minéral. C'est l'existence la moins perceptible à nos yeux ; nous disons que la pierre est une matière insensible, qui ne perçoit aucune sensation et n'est capable d'aucun sentiment d'intelligence.

C'est juste au point de vue de la constitution géologique, mais c'est

dans cette matière précisément insensible que l'esprit se plonge pour accomplir son évolution ; il est là, endormi, insensible en un mot, à l'état latent.

Il gravit ensuite un premier pas en entrant dans le règne végétal : les plus petites plantes, les mousses les plus minuscules sont bien supérieures à la pierre parce qu'elles ont le principe vital à un degré assez élevé pour leur permettre de germer, croître et grandir.

L'esprit; cependant, est loin d'être arrivé à aucun sentiment d'instinct et encore moins de conscience. Mais il a acquis un principe qui le met désormais dans le rang des êtres animés : il vit.

Il suit sa marche inconsciente, guidé par ceux qui en ont mission à travers tous les degrés de la plante et arrive enfin dans la catégorie des êtres qui possédent le mouvement de la vie organique.

Il est d'abord animal-plante, vivant en partie sur terre et dans l'eau, mollusque, plante aquatique ; puis il quitte cet état intermédiaire pour entrer dans la catégorie des animaux proprement dits.

C'est seulement là qu'il commence à trouver le sentiment de la conscience de lui-même. Il existe, il le sent ; il n'a cependant aucune idée du bien ou du mal, ses sensations sont toutes matérielles.

Il éprouve de la satisfaction lorqu'il a assouvi ses appétits matériels, et de la douleur (toujours physique) lorsqu'il est maltraité. Il possède l'instinct qui le dirige, mais non l'intelligence.

L'esprit suit dans cet état les divers degrés qui le font arriver à la race la plus élevée de cette catégorie d'êtres et celle qui le rapproche le plus de l'homme. Arrivé à ce plus haut degré, il ne subit pas, comme pour passer du végétal à l'animal, d'état intermédiaire ; il entre directement dans l'humanité.

C'est ici que commence sa véritable évolution vers la perfection, car il prend alors, en même temps que possession du corps humain qui doit lui servir d'instrument, toutes les qualités qui en font l'être supérieur à l'animal. C'est là qu'il prend l'intelligence, la conscience du bien et du mal, la volonté, la liberté d'agir ; en un mot, c'est là qu'il prend le droit d'être nommé un individu et une personnalité. Sa tâche devient alors plus lourde. Depuis le jour où il n'a eu qu'à franchir des états inconscients jusqu'à son entrée dans l'humanité, il a été conduit, guidé, entièrement mené par les êtres Invisibles destinés à son avancement ; mais à la prise de possession des facultés humaines, c'est à lui que revient en partie la direction de sa

marche ascendante. Il est toujours aidé, mais c'est à lui d'agir au moyen de la conscience et du libre arbitre.

Dans l'humanité, commence pour l'esprit, la vie morale et intellectuelle. Ses sentiments et ses facultés sont très peu développés dans les premières incarnations qu'il subit après sa sortie de l'animalité ; son cerveau est encore obscurci, ses pensées naissantes ne peuvent pas encore se formuler nettement et sa conscience n'est pas encore parfaitement formée. Il garde, quelque temps encore, les instincts de l'animal, il est parfois féroce, cruel, ne vivant que pour la matière ; c'est ce que l'on nomme un sauvage, un cannibale ; il peuple alors les sphères planétaires les plus inférieures où il donne libre cours à ses instincts encore carnassiers. Puis, lorsqu'il est arrivé, par suite d'incarnations successives, à un degré un peu plus élevé d'intelligence, il entre dans une race plus civilisée et peuple un monde un peu meilleur, plus en rapport avec son nouvel état moral.

Depuis ce moment, il ne cesse pas de gravir par des réincarnations très fréquentes d'abord, puis ensuite plus éloignées, les gradins de l'humanité pour atteindre après les luttes, les souffrances et les épreuves qui doivent servir à sa purification, ce suprême échelon qu'occupent seuls les êtres divinisés.

(A suivre).

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

Nous savons qu'il fut mis en litière pour être transporté chez Trymaldion. Arrivé au palais de ce dernier, Guarik fut soigné admirablement et, un mois après, il ne restait de sa blessure qu'une mince cicatrice. Le premier jour qu'il lui fut permis de se lever, il sortit dans le superbe jardin suspendu qui s'étendait devant le pavillon où il logeait. Ayant fait quelques pas, le jeune homme s'arrête soudain, palit comme en proie à un éblouissement. A quelques pas de lui, il vient d'apercevoir Julia qui, gracieusement inclinée, est occupée à ramasser des fleurs qu'elle réunit en gerbe sur son bras gauche.

L'émoi du jeune homme est bien compréhensible, car l'apparition est délicieuse. La jeune Romaine est vêtue d'une longue tunique blanche, drapée à la mode de ce temps, les plis du côté gauche, retenus par une agrafe en or. Ses superbes cheveux noirs, réunis par un cercle de pierreries, rejetés en arrière, le teint animé par sa cueillette, les yeux brillants; dans le cadre fleuri qui l'entoure, elle ressemble plutôt à quelque divinité de rêve qu'à un être humain.

Depuis la scène du cirque, les deux jeunes gens ne se sont plus revus. Trymaldion a vainement interrogé sa fille sur le motif qui l'a poussée si spontanément à sauter dans l'arène, au secours du gladiateur. La pauvre enfant n'a pu fournir aucune explication bien claire, ne pouvant définir elle-même la force qui l'a fait agir. Le père a mis cela sur le compte de l'émotion, sa fille assistant pour la première fois à un combat de bêtes. Il se dit qu'elle aurait fait la même chose pour tout autre que pour Guarik, et que, ne connaissant nullement ce dernier, elle ne pouvait avoir aucun sentiment pour lui.

Il ne conçut donc aucune crainte à ce sujet et considéra le Gaulois comme un esclave, c'est-à-dire une chose, se promettant seulement de le traiter avec un peu moins de rigueur que les autres, de le réserver pour son service particulier, en considération de ce qu'il avait fait pour sauver sa fille. Et pourtant, si cet homme avait été un peu plus clairvoyant, observateur, il aurait vu que, chaque fois qu'il était question de Guarik, sa Julia était rougissante et troublée; il aurait compris que, au lieu de garder l'esclave dans sa maison, il lui faudrait au contraire, l'envoyer au dehors, très loin, et tâcher de le faire oublier à sa fille. Car l'amour spontané, irrésistible, ce sentiment qui vainc la raison, qui fait que l'on se sent attiré vers une personne, même inconnue, s'était emparé du cœur des deux jeunes gens. Non pas ce caprice où la chair joue le principal rôle qui fait affluer le sang aux tempes et qui, presque toujours, finit dans l'assouvissement. Non, mais l'affection de deux âmes qui sont puissamment attirées l'une vers l'autre par leurs fluides sympathiques. Il n'y avait qu'une mère pour découvrir cet état d'âme, et celle de Julia était morte depuis quelques années, mais n'avait pas abandonné son enfant; la suite de ce récit nous l'apprendra.

La jeune fille continuant sa cueillette, arrive bientôt à l'endroit où se tient le jeune homme, figé dans sa contemplation.

En le voyant là, tout-à-coup, elle a un geste de surprise qui lui fait

lâcher sa moisson de fleurs. Guarık s'est précipité pour ramasser la gerbe. Dans ce moment, les anneaux de fer qui entourent ses chevilles, marquant sa condition d'esclave, s'entrechoquent. A ce bruit, Julia ne peut retenir un mouvement de pitié. Guarik l'a vu. Sa tête tombe tristement sur sa poitrine, il tend les fleurs à la jeune fille qui le remercie d'un sourire et va continuer sa promenade. Soudain, après quelques pas, elle revient vers Guarik et, d'un geste charmant, lui tend une beile rose rouge. Sa main a effleuré celle du jeune Gaulois qui, pâle et tremblant, la regarde s'enfuir, légère, à travers les massifs du jardin.

Depuis ce jour, l'esclave n'a vécu que du souvenir de cet instant délicieux. Dans ses heures les plus pénibles, il n'a eu qu'à évoquer l'image de Julia pour qu'aussitôt toutes les humiliations, toutes les hontes subies lui paraissent peu de chose, avec la compensation du bonheur de pouvoir habiter les mêmes lieux qu'elle et de l'apercevoir quelquefois de loin. Il sentait que, pour voir se renouveler la scène du jardin, il n'est pas de sacrifice qu'il n'eut accompli, le cœur gonflé d'allégresse. Il avait fait sécher la rose qu'il conservait pieusement.

Il était dans ces dispositions d'esprit, quand deux de ses compagnons de captivité lui firent connaître un projet de fuite qu'ils avaient élaboré, lui demandant d'y prendre part. Une poussée de sang fit bondir son cœur. La fuite ! La liberté ! Revoir sa patrie, son pays, le coin de forêt où il était né, où il avait grandi. Se libérer de cet affreux esclavage, ne plus entendre le tintement des anneaux de fer qui, chaque fois lui martelaient le cœur, semblant lu dire : « Tu n'es plus un homme, tu es une chose, une brute, dépendant du caprice de ton maître ». Un maître ! Lui, le fier Gaulois qui jusqu'à ce jour n'avait connu d'obstacle à sa volonté ! Ne pouvoir plus aller librement où il voulait !

Ah ! la tentation était forte. Il allait dire oui de tout son être, quand, soudain, dans un mouvement qu'il fit, il perçut un léger froissement sur sa poitrine. La rose !. . . Il pâlit et d'une voix toute changée, il demanda jusqu'au lendemain pour donner une réponse.

C'est alors qu'il décida d'aller consulter la Sibylle. De retour au palais de son maître, il reprit ses occupations habituelles et attendit avec impatience l'heure du rendez-vous. *(A suivre).*

Le Gérant : E. DURAND.

Agha. — Imp. Agricole et Commerciale, rue Sadi-Carnot, 11 bis.